

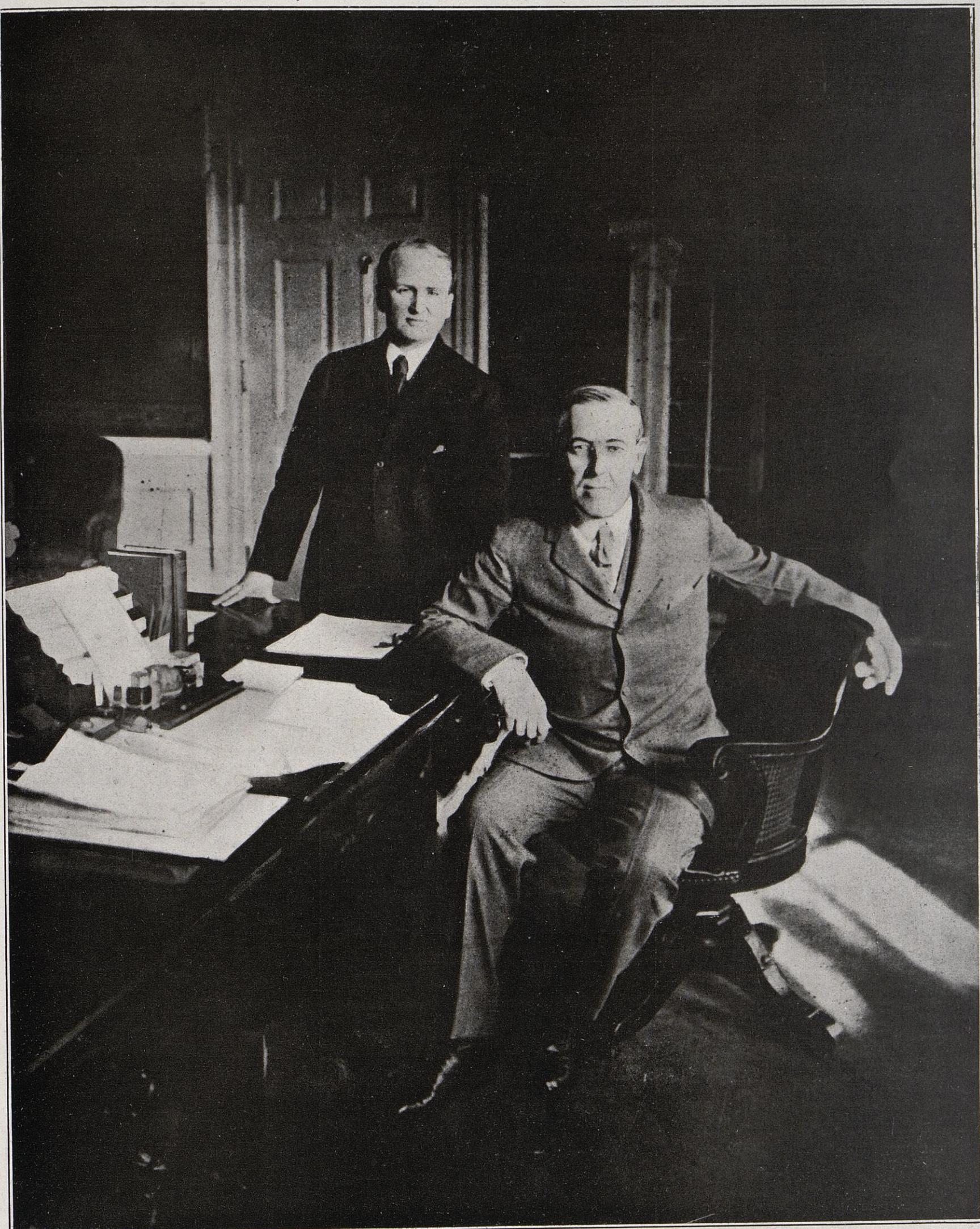
# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3047. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 13 MAI 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



CELUI QUI DÉFEND LA CAUSE DE LA CIVILISATION ET LES LOIS DE L'HUMANITÉ CONTRE LES BARBARES  
Cette photographie nous montre, à son bureau, M. Wilson, le sage et perspicace président des États-Unis, qui a entrepris de mettre un terme aux crimes sauvages, aux attentats odieux des sous-marins allemands.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## LES EMMURÉS

L'un des étonnements de nos enfants, quand nous leur conterons la guerre, la grande guerre, sera ce fait, à peine vraisemblable, que, pendant près de deux ans la France sera restée sans nouvelles sincères et certaines de ses départements occupés par l'ennemi. Les Boches, en s'avancant sur notre territoire, ont établi une muraille infranchissable, sinon à nos poilus, du moins, pour le moment, à tout écho, à toute correspondance, à toute relation. Par ce temps de télégraphie sans fil nous recevons, dans le jour même, les dépêches émanées de Petrograd ou de Bagdad, transmises par magie au-dessus de toute l'Europe en feu. On sait, une heure après l'événement, ce qui se passe à New-York, au Cap de Bonne-Espérance, ou au Japon. Des provinces envahies, rien : le mystère, l'inconnu, le silence. Tel hameau, resté en deçà de la ligne des tranchées, se trouve plus séparé du village dont il dépendait naguère, et qui est placé au delà de cette ligne, que si cinq mille lieues d'Océan s'étendaient entre eux : pour aller de l'un à l'autre, trois minutes de marche suffisent : il faudrait, maintenant, si l'on tentait l'aventure, faire quasi le tour du monde. Des collines proches du front et du haut desquelles le regard découvre un vaste horizon, on peut apercevoir les localités captives ; on distingue les toits, — s'il en reste, — les champs, les vignes ; on voit même, par-dessus retranchements et boyaux, les paysans vaquer aux travaux de la campagne, ainsi qu'il arrive, par exemple, des hauteurs de Vimy, d'où l'on domine toute la plaine de Douai ; mais de communiquer avec ces emmurés, nul moyen. Jamais frontière, fût-ce la grande muraille de Chine, n'a isolé les uns des autres, autant que ce front redoutable, des compatriotes qui voisinaient il y a vingt mois quotidiennement. Que pensent-ils, que savent-ils, que souffrent-ils, quels sont leur état d'esprit, le régime auquel ils sont astreints, la conduite de l'opresseur, ses exigences et sa dureté ? On l'ignore.

Pourtant un rayon vient de percer cette obscurité : quelque écho nous arrive des régions envahies, écho discret, et, pour ainsi dire, volontairement étouffé ; le récit, en effet, est anonyme : le *Correspondant* qui l'a publié récemment le signe de trois énigmatiques étoiles : la ville même dont cette relation nous peint le martyre n'est point désignée : mais il ne faut pas être grand clerc pour lire son nom à travers maintes lignes : c'est Lille. Je dois dire, au surplus, que ces pages comptent au nombre des plus belles et des plus précieuses qu'ait produites la littérature de guerre : elles nous instruisent et nous étonnent comme ces narrations des explorateurs revenus des pays lointains et qui nous révèlent des moeurs extravagantes de sauvagerie et de rudesse.

C'est d'abord le tableau de la bataille des rues, du bombardement qui la suivit, — des quartiers entiers démolis, — douze cents maisons détruites, — l'incendie se propagant sans lutte possible contre le fléau, — puis la stupeur, le silence de mort qui pèse sur la ville, précurseurs de la servitude imminente. Toutes les occupations arrêtées, toutes les habitudes suspendues, tous les liens de la vie brisés : avant même qu'ils eussent pénétré, ils semblaient avoir déjà pris possession des choses et des êtres. Les hommes valides, non encore mobilisés, étaient partis en masse, par ordre, avec si grande hâte de s'enrôler dans les rangs français qu'ils n'avaient pas pris le temps de se munir de vivres ou d'argent, ni de quitter leurs vêtements de travail, ni d'embrasser leur famille. La conquête de cette ville privée de défenseurs était donc sans gloire : les Allemands y entrèrent cependant en vainqueurs. En tête de leurs bataillons marchaient des gens que tous les habitants connaissaient pour les avoir vus, six semaines auparavant, commis obséquieux dans les boutiques, employés zélés chez les industriels : ils reprenaient, en officiers éclaireurs, dirigeant les troupes, présidant à la répartition des logis, indiquant les bonnes maisons. En moins d'une heure, la préfecture et la mairie étaient occupées, les édifices publics requisitionnés, les bureaux de l'administration nouvelle déjà ouverts et en fonctions.

Dès le premier jour la population a compris

que renaissaient les temps barbares : la ville est devenue la chose du vainqueur : le pillage est organisé méthodiquement : celui des caisses publiques d'abord ; tout l'argent qu'elles contiennent doit être versé sur-le-champ. Elles n'en contiennent pas. N'importe : la somme est fixée ; il nous faut tant ; payez ; ou la vie des habitants est menacée.

La ville est quitte — pour le moment ; — mais elle doit payer encore pour les communes environnantes dont elle est déclarée solidaire : payer ensuite pour le département, individuellement imposé. Les magistrats réchignent : amende ; il faut payer toujours et payer en espèces. En moins de trois semaines, comme par l'effet d'une pompe aspirante, tous les coffres-forts, tous les porte-monnaies, toutes les poches sont vides de numéraire : Lille, si fier de son opulence ; Lille, la ville aux six cents millionnaires, n'a plus un écu. L'Allemagne est passée par là : on a dû créer des assignats ; les francs sont en papier, les sous sont en carton. Mais pour les amendes qu'exige la Kommandantur, ça ne vaut rien : il faut trouver de l'or et de l'argent, sinon — la mort — les otages — l'envoi en forteresse — le cachot.

Les riches sont épisés : restent les pauvres. Comment les atteindre ceux-là ? L'organisation allemande a tout prévu : elle édicte que, pour circuler d'un quartier à l'autre, des laissez-passer sont obligatoires : laissez-passer payants, bien entendu : le prix varie suivant la distance. Si l'on oublie de rendre ce sauf-conduit après en avoir fait usage : amende. Si on le présente avec un retard de quelques minutes : amende : cinq ou six marks encore d'extorqués. Le taux s'élève avec la condition du coupable ; si la mise de celui-ci décèle quelque aisance, l'amende est doublée, triplée, décuplée. On a vu des gens payer deux cents marks pour avoir ri devant une affiche allemande effrontément et manifestement mensongère. D'autres ont payé de même pour avoir pleuré en voyant défilé des prisonniers français. La rapine est devenue la règle : les pièces d'argent et de bronze partent pour l'Allemagne par wagons.

En même temps c'est la râle de tout ce qui peut s'emporter : des camions automobiles se succèdent sans interruption par les rues roulant vers la gare les richesses que tant de florissantes industries ont en magasins : la laine, le coton, le crin, — ils en prennent des stocks évalués à trois cents millions de francs peut-être, en retour desquels ils délivrent des bons de réquisitions « dont la valeur dépendra de l'issue de la guerre ».

Ainsi s'en va, dans ce fantastique cambriolage, la réserve immense du travail, l'avenir de tant de milliers d'ouvriers, le gagne-pain de toute une population : les puissantes machines sont enlevées pièce par pièce ; dans les vastes tissages il ne reste plus que les murs ; on prend le cuivre, l'acier, le fer, les dynamos, les tours, les moteurs, les châssis, les coussinets, les graisseurs, les garnitures ; pour piller plus vite, tout cela est cassé à coups de masse et de marteau, réduit en ferraille, chargé sur des wagons, qui, par trains quotidiens, sont dirigés vers le Rhin ; cela ira se fondre dans les hauts-fourneaux de Krupp et nous reviendra, à travers les airs, sous forme d'obus et de schrapnels.

On prend les toiles, les draps, les soies, les tapis ; on prend les vêtements confectionnés, les robes, les chaussures ; on prend les courroies de cuir qui transmettaient aux métiers la vie et l'action ; on prend le vin des caves, — quelle ripaille, — puis on réquisitionne les bouchons et les bouteilles vides, on remplit celles-ci des vins restés en barriques et tout cela, étiqueté, catalogué suivant le cru et la qualité, est expédié méthodiquement vers des destinations inconnues — mais qu'on devine. Il y avait, à Lille, comme dans tout le Nord, comme en Belgique, des caves célèbres, riches en Bourgogne et en Bordeaux de choix : tout a disparu. L'Allemagne, toujours généreuse, a laissé, par grâce, à chacun des propriétaires ainsi dévalisés, *vingt-cinq bouteilles* qui suffiront à sa consommation pour la durée de la guerre.

On prend les chevaux et les chiens, on prend les voitures et les harnais ; on prend les matelas et les couvertures, les appareils photographiques — afin qu'on ne puisse photographier les ouvrages de défense dont les abords de la ville sont hérissés, — et les bicyclettes, — à cause du caoutchouc. On prend les tonneaux, on prend

les glacières, les ustensiles de cuisine, les fourneaux, la verrerie, la vaisselle ; on prend le papier, les clous, la ficelle, les chiffons ; sans le Comité américain qui assure à la population le minimum de ravitaillement en vivres indispensables à l'existence, les Boches auraient pris le pain, le riz, les légumes secs, qu'on distribue, chaque jour, par rations, aux Lillois affamés. La kultur allemande passe, l'organisation tant vantée règne ; et considérez le résultat : la ville qui passait pour être la plus opulente de France ne renferme plus que des mendiants. Il n'y a plus de riches ni de pauvres, de rentiers ou de travailleurs : il ne reste que des nécessiteux qui, dès l'aube, vont faire queue à la porte des écoles, transformées en bureaux de distribution, afin de « toucher » le morceau de pain qui leur permettra de vivre un jour de plus. Que d'enfants sont morts faute de lait ! Que de vieillards se sont éteints par manque d'aliments fortifiants !

On comptera plus tard. Tout se compte. Pour le moment, l'Allemagne, l'orgueilleuse qui se prétend *au-dessus de tout*, exige le silence sur ce brillant résultat de ses méthodes. A Lille, comme dans tous les pays occupés, défense absolue d'écrire ; écrire est un délit puni plus sévèrement que les autres, d'amendes plus élevées et d'emprisonnements plus longs. On a essayé, pourtant ; on a confié à quelques audacieux qui se faisaient fort de parvenir en France, des minces feuillets où étaient tracées deux courtes lignes. Les porteurs de ces messages, s'ils sont pris, sont fusillés. Pas plus de journaux que de lettres ; toutes les feuilles francaises, alliées ou neutres, interdites. On ne peut se procurer que la *Gazette des Ardennes*, rédigée sous le contrôle boche, immonde publication qui, à ces opprimés déjà si malheureux, s'efforce encore d'ajouter de nouvelles peines en leur dépeignant la France vaincue, démoralisée, en pleine discorde, et réservée à l'anéantissement définitif par son obstination à suivre une politique néfaste à ses intérêts bien compris, au lieu d'accepter la paix que lui offre, charitalement, la glorieuse Allemagne. La *Gazette* fait horreur et les Lillois ne la lisent pas. Ils sont résignés à ne rien apprendre, à ne pas savoir, comme à ne pas se plaindre : mais comment expliquer cette nouvelle torture imaginée par leurs oppresseurs ? En quoi seraient entraînées les opérations de guerre si ceux qui ont des fils et des frères dans l'armée française, des parents réfugiés au loin, sur les côtes de Bretagne et le littoral de Provence, étaient autorisés à recevoir, comme les prisonniers, un mot des êtres aimés, où il ne serait fait aucune allusion aux événements ? Ce silence imposé a un motif : l'Allemagne ne consent pas que le monde civilisé apprenne la façon dont elle procède à l'organisation de ses éphémères conquêtes. Le jour où la chose ne serait plus tenue secrète, où il en pourrait filtrer, malgré ses espions et ses policiers, quelque lueur au moyen d'une simple allusion, d'un signe conventionnel glissé dans une correspondance, du jour où seraient révélés, même sommairement, tant de crimes, de vols, d'exactions, d'ignominies, de rapines, de cruautés et de vilenies, il y aurait, par toute la terre, un grand cri d'indignation et de révolte, une nausée unanime de dégoût et de répugnance. Elle le sait, elle s'en gare : elle cherche à retarder le moment, inéluctable, où tous les peuples, même ceux qui sont réputés « sauvages », l'accableront d'anathèmes et de malédictions. On assurait, ces jours derniers, que cette interdiction de correspondances allait connaître quelque atténuation ; que les réfugiés de France pourraient, sous certaines conditions imposées, se mettre en relations avec les proches parents restés sous la domination boche. Qu'est-ce à dire ? Ces coeurs de bandits seraient-ils accessibles à la pitié ? C'est une idée qui ne viendra à l'esprit de personne. Non ; les sbires du Kaiser consentent à quelque ménagement, parce qu'ils sentent que l'échéance n'est plus lointaine et qu'ils la redoutent : quand de pareils brigands s'attendrissent, c'est qu'ils ont peur ; et ils commencent à regretter maintenant leurs procédés sans précédents ni similaires dans l'histoire, non point parce qu'ils en resteront à tout jamais déshonorés, mais parce que l'heure de la note approche et que celle-ci sera particulièrement « douloureuse ».

Ah ! quelle haine ils ont semée, et que la récolte sera riche !

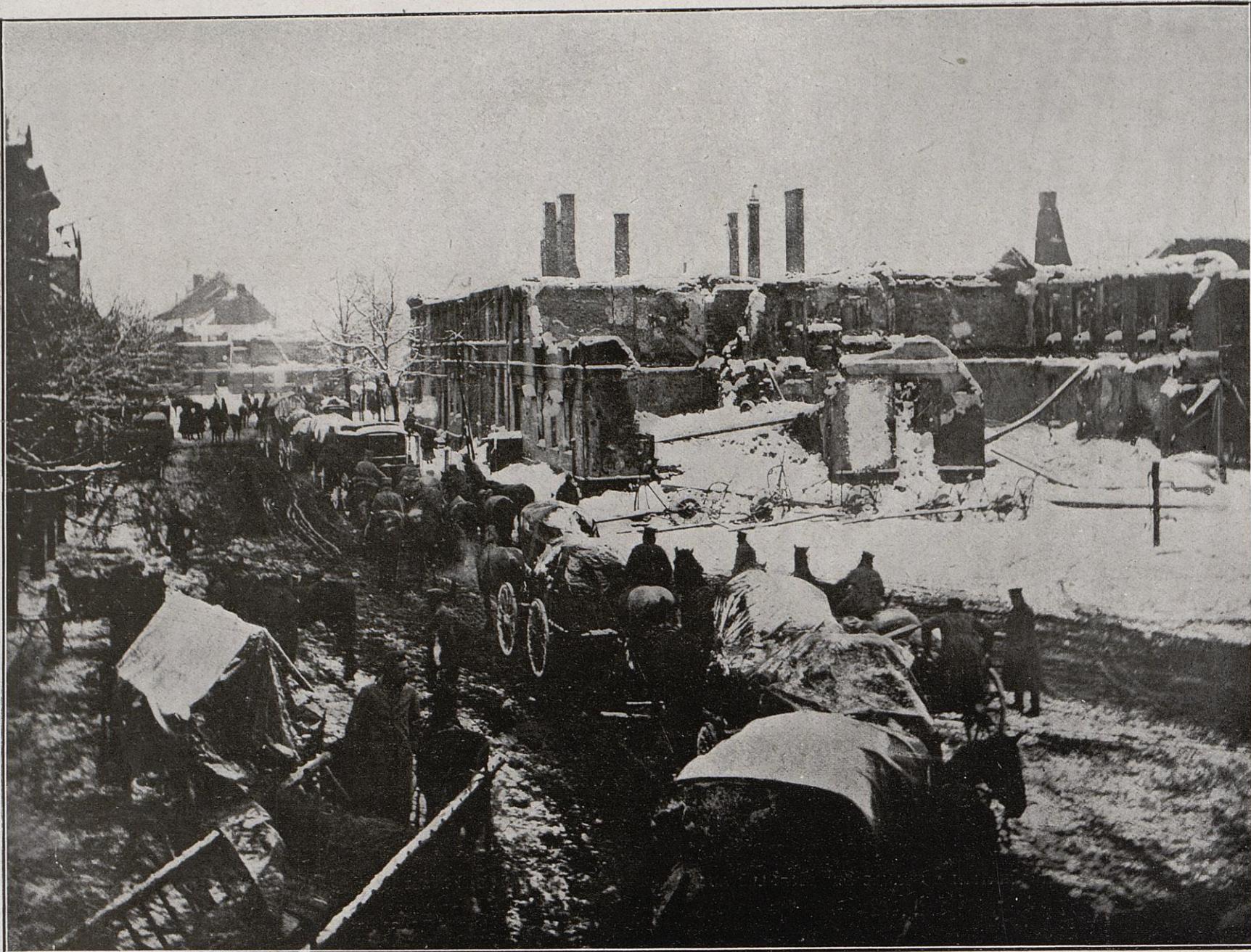
G. LENOTRE.



L'INAUGURATION DU CANAL DE MARSEILLE AU RHONE. — Le train ministériel avant le voyage au tunnel du Rove.



M. Marcel Sembat, Ministre des Travaux Publics, visite les travaux du Canal.



L'OCCUPATION ALLEMANDE A BELGRADE. — Convoi allemand de ravitaillement traversant la capitale de la Serbie dévastée par deux années de guerre.



DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE. — Corvée française de ravitaillement, le soir, aux environs de Salonique.

DANS LES BALKANS



Au premier signal de la révolte, les insurgés s'étaient réunis sur des points convenus d'avance, aux abords des villes, ou dans les campagnes.



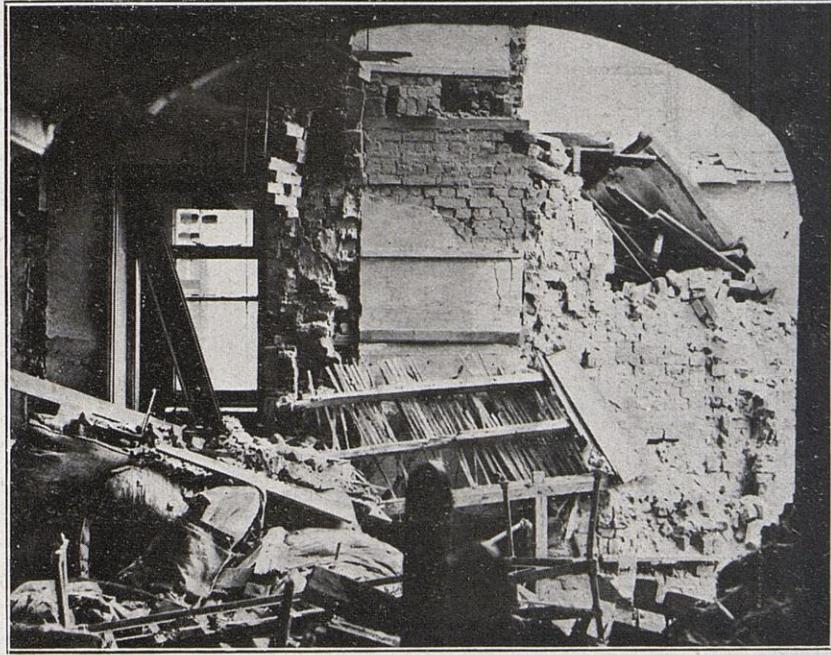
Les adeptes de la « République Irlandaise » étaient accourus aux endroits désignés, avec leurs armes et leurs munitions.



La comtesse Markiewicz, l'une des protagonistes du mouvement révolutionnaire, faisant la soupe pour les révoltés.



Durant ces regrettables troubles beaucoup d'intérieurs furent dévastés.



De nombreux cottages et quelques édifices officiels ont été saccagés.



APRES LA PRISE DE TRÉBIZONDE : LA DÉLIVRANCE DE L'ARMÉNIE (Composition inédite de Leven et Lemonier.)

## IMPRESSIONS DE GUERRE

Il y a des tranchées qui ressemblent à de vieilles forteresses. En voici une qui fut taillée dans les décombres d'un village. Ce n'est plus de la terre, c'est de la pierre retournée. Les torpilles aériennes ont fondu sur ces défenses pour en faire violemment disparaître le tracé rectiligne, dressant à coups de tonnerre des amoncellements chaotiques sur des places d'armes nivélées d'un seul choc. A cent pas en avant, dans le même village, s'est maintenu l'ennemi. Il fallait, sans perdre de temps, donner une utilité guerrière à toutes les convulsions du terrain. C'est ainsi que les ravages de la chimie moderne ont arraché au sol un mirage de passé. De l'entassement des matériaux ont surgi de petites citadelles de légende. Le désordre de l'explosion s'est mué en complications médiévales. Ce n'est plus le boyau de communications, la banquette de tir, c'est le chemin de ronde, la caponnière, le créneau. Souvent les termes mêmes s'emploient. On accède par des couloirs si tortueux à des ouvrages tellement tourmentés qu'on les dirait conçus par un architecte féodal. Ils ne sont ni de même niveau ni côté à côté. Ils se surplombent, ils se flanquent. On découvre soudain en se penchant qu'on domine de plusieurs pieds le guetteur près duquel on passait tout à l'heure. Aux pieds de ces tourelles, perchées sur leurs fiers escaliers, qu'on appelle des « Miradors » et qu'un amas de décombres dissimule du côté de l'ennemi, ne croirait-on pas feuilleter un vieux livre de contes et percevoir à travers les temps la voix étouffée qui appelle : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » C'est là que, niché sous les sacs de terre, un

observateur surveille l'ennemi par un filet de jour semblable à ceux qui luisent aux murs des donjons surannés.

Dans un recoin s'ouvre une petite porte qui donne en vérité sur la salle des gardes. Le style environnant inspire ceux qui dressèrent ici, de fortune, cette vaste cheminée et ces piliers tronqués qui soutiennent la voûte basse. Il n'y a là, pourtant, que de la pierrière et de vieux mardriers. Entendez-vous ces ronflements, au fond, derrière cette portière de bure ? La voici qui se soulève... C'est un homme d'armes. Le voyez-vous paraître à la lueur vacillante de cette lanterne qu'il a heurtée du front, ce dont il ne s'est point aperçu ayant déjà coiffé sa bourguignotte. Distinguez-vous cette peau de mouton qui lui serre le torse ? Bientôt un autre l'a rejoint sur le banc où il s'est assis les pieds dans la braise... Et puis un autre... Ils viennent attendre l'heure de la relève. Une voix les appelle. Dehors il commence à faire jour. Le gradé de quart les substitue un à un aux camarades qui ont achevé leur tour.

Quittant le dédale des fortins, ils retrouvent la tranchée coutumière pour aller vers le dernier guetteur. Mais le tracé linéaire n'a repris que pour ménager une surprise nouvelle. Brusquement cesse la tranchée, coupée de profil comme par une lame. Quelques pas de plus, on la voit arrêtée au bord d'une eau qui passe. Un peu de terre concave nous sépare du courant comme une coque de barque. L'autre rive n'est qu'un horizon de marécages inviolables. Si étroite est la surveillance que nul pilote ne s'aventure sur le glauque chemin. Ce fleuve est comme le bord d'un monde. Il semble enclore le domaine des vivants d'une zone de silence et d'indiffé-

rence... C'est de là-bas qu'il vient, des lignes ennemis ! Mais pas un reflet n'en demeure sur sa face. Il a miré des armées, englouti des secrets, frôlé des agonies. Morne recéleur des regards et des gestes, il charrie au néant les rêves qu'il a portés.

En se dressant un peu, on découvre en amont, face au nôtre, finissant comme lui sur la berge, le remblai crénelé de l'ennemi. C'est à cette limite extrême que se tient le dernier guetteur. Quand il s'effaça pour céder sa place, on le vit chanceler. Il était pâle et il avait du sang à l'épaule. — Qu'as-tu donc ? — J'ai reçu une balle en me découvrant pour tirer. — Il me semble que l'on n'a pas entendu de coups de feu depuis un quart d'heure. — Eh bien oui, il doit y avoir un quart d'heure que je suis blessé. — Et tu es resté là, sans bouger ? — J'étais de faction. Je ne voulais pas quitter mon poste ni faire abandonner le sien à mon voisin. J'ai attendu que vous passiez. Et, s'appuyant sur son chef qui lui étreignit la main, il s'en alla vers le poste de secours.

Après avoir accompagné le blessé, le brigadier regagne les fortins. Dans la tranchée de tir se tient un groupe d'hommes découverts et recueillis des deux côtés d'un minuscule autel. Un camarade prêtre dit la messe. Ses ornements sacerdotaux sont posés sur la tenue de guerre et son aube laisse transparaître sa culotte rustique et ses guêtres boueuses. Ses mains protègent contre les courants de brise l'hostie et le calice. Un crucifix se dresse entre deux cierges dont les flammes diaphanes s'agitent par moments comme de petits drapeaux d'or léger. Quelques balles sifflent piquant de leur note aiguë le rythme sourd des répons... Et c'est toute la pompe visible de cette cérémonie accrochée aux travaux avancés à cent pas de l'ennemi. Il n'est pas inattendu de voir fleurir l'office divin sur ces remparts de vieille allure. Mais le rêveur, abandonné à ses réminiscences, sera peut-être déconcerté de l'apercevoir en si simple appareil. Peut-être voulait-il qu'un épaulement souterrain suggérât à ces guerriers l'ébauche d'une crypte, au fond de laquelle, dans un bleu d'encens, on aurait vu luire une messe ? Après la vision des remparts vétustes, de la salle des gardes fumeuse, s'il est monté jusqu'à la tourelle pour y ramasser le mouchoir de « Ma sœur Anne », n'a-t-il pas aussi, ce rêveur, cherché des yeux la carapace d'une absidé tapie au milieu des défenses ?

Qu'il médite un peu plus avant et son regard intérieur la verra, protégeant le minuscule autel, la cathédrale spirituelle aux magnifiques espaces. Ses colonnes s'élancent, ses voûtes se déplient, ses flèches s'envolent hors de la matière, sans toutefois que ses proportions se dissolvent. Elle a cette splendeur irradiée que le soleil couchant donne à ses basiliques ; mais le vent qui ne l'a point élevée ne peut déformer son architecture. Son ampleur dilate les espérances, ses limites les soutiennent. Invisible, elle repose plutôt dans le temps que dans l'espace. Ses profondeurs du passé ménagent dans ses nef des recueilllements de solitude et d'ombre et ses sanctuaires s'illuminent de rayons d'immortalité. Néanmoins ses vastes dimensions ne lui ôtent pas son caractère humain et national. Elle n'est point bâtie pour embrasser des horizons et des mondes et des peuples ! Elle est l'édifice moral où l'infini et le divin se déterminent pour se rendre accessibles. Des conceptions d'univers, la terre, l'humanité, sans proportions sensibles ne sauraient servir de contreforts à des méditations de soldats. Pour des sentiments, pour des angoisses, pour des pensées, pour des doutes, pour des certitudes, pour des prières, tels qu'il en émane de cette poignée d'hommes recueillis autour des petits cierges éventés il peut aussi bien y avoir oppression sous des voûtes de pierre, qu'abandon, dans un éther d'idées abstraites. Ce qui convient à ces combattants, c'est, non une contrainte, mais une voie définie à leurs aspirations, une montée vers l'idéal en pente douce et soutenue, une bienveillance divine qui vienne les chercher jusque dans la boue de leurs gîtes, une religion aux couleurs nationales qui, tout en s'élevant vers l'immensité de Dieu, demeure incorporée aux assises de la patrie. C'est pourquoi, ceux-là qui voulaient hospitaliser leurs émotions érigèrent, dans sa grandeur précise, cette cathédrale invisible.



Le soldat dans son abri. (Croquis du front, par Roblin.)



On sait le rôle que joue la mitrailleuse dans la guerre de positions à laquelle nous ont contraints les Allemands. A elle, de compléter l'œuvre du canon, en barrant la route aux détachements ennemis qui ont pu sortir de leur tranchée; à elle, de faucher les vagues d'assaut qui se portent sur nos lignes. Pour cela, il lui faut subir de nombreux et faciles déplacements — et ce n'est pas toujours sans danger! — Voici une pièce que ses servants sortent de nos tranchées pour l'installer en une position où son tir sera plus efficace.

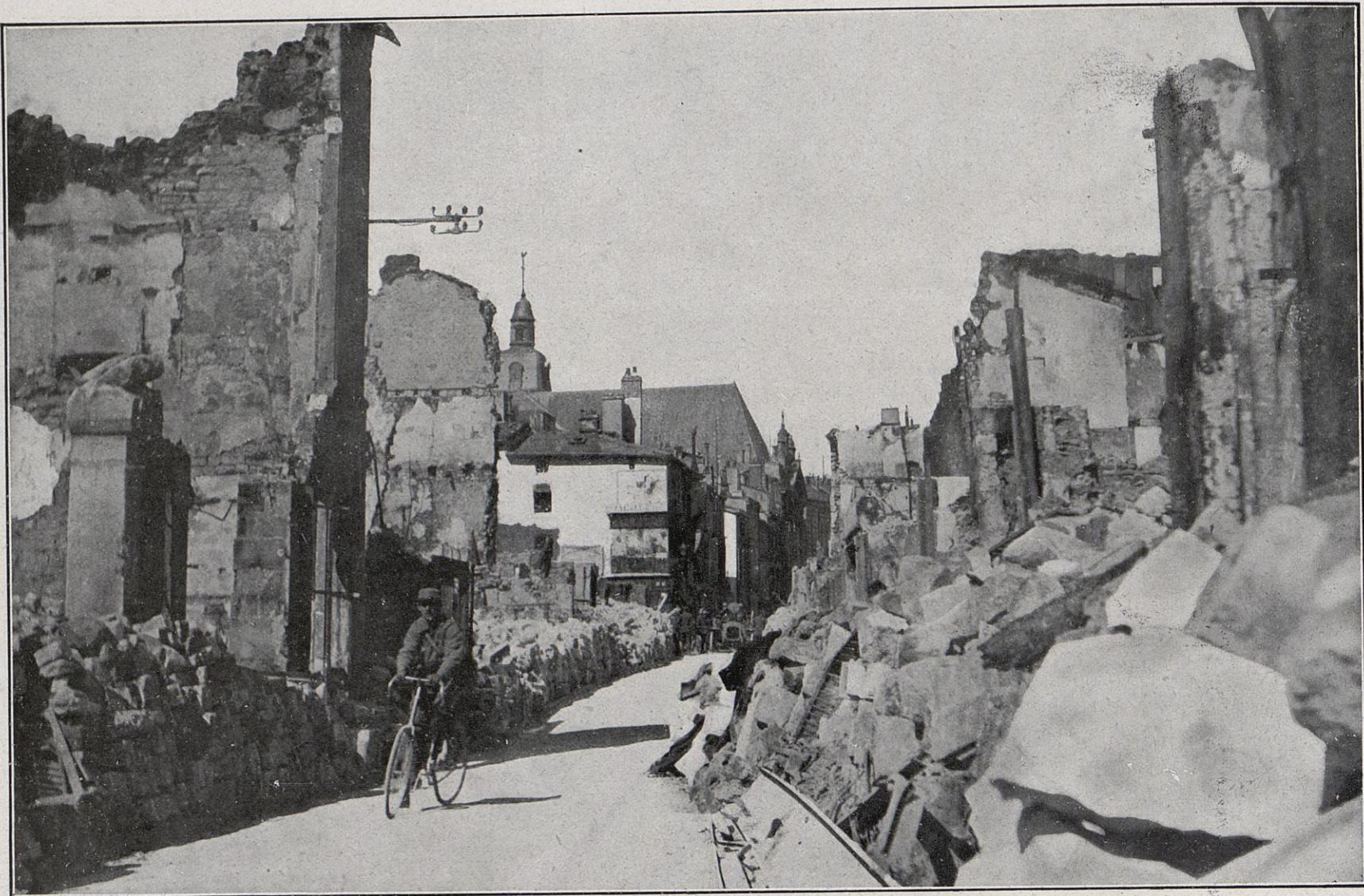


Prudement nos braves mitrailleurs se défilent abrités par une crête; il s'agit que leur mouvement ne soit pas éventé par l'ennemi.



Malgré tout, l'ennemi a repéré nos hommes en déplacement. Vite ils s'effacent et ripostent... Le « moulin à café » sera mis à la place qui lui fut assignée — et il va commencer sa fructueuse besogne

LA MITRAILLEUSE EN DÉPLACEMENT



Le carrefour des rues Mazel et Saint-Pierre à Verdun. Les obus ont plu à cet endroit, un des plus animés de Verdun. Qu'en est-il résulté? Des maisons détruites, des toitures crevées, rien de plus! C'est, malgré son inutilité, une prouesse dont l'Allemagne est fière.



Maisons ruinées par le bombardement le long du canal. Malgré son inutilité absolue et évidente, le bombardement de Verdun continue : Après soixantequinze jours de bataille, l'ennemi qui se rend compte de l'impossibilité de prendre la ville, se venge de ses échecs en s'acharnant à la détruire.

AUTOUR DE LA BATAILLE DE VERDUN



Un de nos postes avancés près de Saint-Mihiel. Dans le lointain, on distingue le fort du Camp des Romains, occupé par l'ennemi.



Fort détruit dans la région de Saint-Mihiel.  
AUX ENVIRONS DE SAINT-MIHIEL

## JOURS DE GUERRE

LUNDI. — *Un prince de l'air.* — Le teint coloré, les cheveux blond roux rejetés en arrière, à la manière de tout aviateur qui a le respect du corps auquel il appartient, cet abord solide, cet aspect, qui n'est plus jamais tout à fait de ce temps-ci, qu'on voit à ces jeunes gens dressés, à peine sortis de l'adolescence, à combattre dans les nues... Nos imaginations nous représentaient, jadis, les seuls archanges ainsi appareillés pour les nues et nimbés d'un reste de feu arraché au soleil. Il est resté de saint Michel et de saint Georges à la personne de tout aviateur dont les exploits nous sont connus ; leurs prouesses nous causent encore à nous, humains du xx<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, un sentiment comparable à celui qui environna les miracles du moyen âge et les authentifia. Il s'agit, bien entendu, des aviateurs qui volent dans les zones traversées par les projectiles...

M. Poirée est de ceux qui ne paraissent plus très bien discerner qu'il existe pour l'homme des différences entre les diverses façons de se mouvoir et que voler est, de toutes, en somme, sinon la plus anormale, du moins la plus récente. Au mois de juillet 1914, Poirée faisait en Russie une tournée d'exhibition. Emule de Pégoud et de quelques autres intrépides petits Français ignorants du danger, il offrait aux Russes le spectacle de ces voltigeurs de l'infini qui se confondent bientôt avec les hirondelles et, confiants dans le sourire et la main de Dieu, se mêlent au vent qui passe comme un grain fécond de pollen ou le pétale insouciant d'une rose. Les femmes avec des battements de cœur se trouvaient plus fières d'être femmes se sentant si émues, tandis que les hommes se gonflaient de la fierté d'être homme.

Alors qu'il volait au-dessus de Pétersbourg et de Moscou, Poirée ne sentait point venir la guerre. Comment en eût-il flairé l'approche dans les nuages ? Sur l'herbe de Tsarskoïe-Selo, que foule avec l'impétueuse et impitoyable précision d'une aiguille d'horloge balayant l'émail de son cadran, une poignée de cavaliers fidèles, créant la sécurité et le vide autour de leur empereur, — sur l'herbe de Tsarskoïe-Selo, le président de la République française lui-même sentait-il la guerre approcher ?

Poirée cessa de voler, courut trouver notre ambassadeur. Mais le retour vers la France était coupé, en tout cas les routes improbables. L'aviateur fut versé dans l'armée russe. Il l'étonna ; bientôt ses chefs furent conquis. Alors le service de l'aviation n'était pas encore perfectionné chez nos amis. Le Français les galvanisa.

Le voici à Paris, aujourd'hui, portant l'uniforme russe, que la casquette et les épaulettes surtout distinguent du nôtre — et la poitrine constellée de toutes les croix de Saint-Georges, dont l'une avec épée d'honneur. Notre médaille militaire et la croix de guerre ajoutent à cette éloquente cuirasse un peu de métal plus sensible à nos coeurs. Mais on est surpris, parmi tant de jaune, d'orange, de noir, de vert, de n'apercevoir point la Légion d'honneur. Probable qu'elle viendra bientôt rougir cette forte poitrine, où l'air des hautes altitudes, ni des froids de trente-cinq degrés, n'ont jamais attiédi la résistance et l'audace. Poirée va remporter là-bas une cargaison d'appareils. Il sait ceux qui valent et ne peut jamais dissimuler une impression ou un sentiment.

Comme il se trouvait un peu inactif pendant ce séjour en France et qu'il avait certainement aussi la nostalgie de l'air, il s'est amusé, pendant ces vacances forcées, à battre un record, celui des passagers. Cette semaine même, il en emmena sept ! Il n'a pas l'air plus fier pour cela. On lui demande comment il parvint à les loger.

— Je ne sais plus, répond-il... Ah ! ce que je les avais enfouis... Et il fait le geste de tasser du linge dans un panier.

— À la descente ils étaient contents de sortir... Mais ça n'était pas commode de les tirer de là... Ah ! non...

Et il se met à rire, les coudes sur les genoux, les yeux devant lui, un peu perdus, avec un air brave qui a quelque chose d'inexorable, de dur, qui laisse rêveur et dans le salon cause passagèrement un petit silence, glacé...

\*\*\*

MERCREDI. — *Les jouets héroïques.* — Avenue Montespan, un nom célèbre mais généralement peu honoré. C'est le matin, très tôt, vers l'extrémité de l'avenue Victor-Hugo. Une maison particulière que les briques habillent d'un rouge carminé et derrière laquelle un jardin vallonné se déploie comme la queue d'un paon qui fait la roue. Ce petit parc a des airs d'abandon ; cependant, des remises, sortent ces sifflements de scie mécanique, ces grinements de rabots qui mêlent à la rumeur palpitable des matinées de printemps l'heureuse respiration de l'activité humaine.

Les hommes, qui présentent au fil acéré de la scie des planchettes qu'il faut séparer ou qui, sur le tour, donnent au morceau de bois des formes convexes, des arrondis ou des allongements délicats, sont des amputés rendus à la vie civile et qui se trouvent en mesure déjà de gagner honorablement leur existence.

M. François Carnot, dans cette habitation que lui a généreusement prêtée son beau-frère M. Chiris, a installé des ateliers pour la fabrication des jouets.

Il s'agit de créer pour les mutilés de la guerre des emplois ne nécessitant point un trop long apprentissage et suffisamment rémunérateurs, M. Carnot, qui est président de l'*Union des Arts Décoratifs*, a pour but également d'installer une concurrence solide au commerce allemand et de s'attacher, ou plutôt d'attacher à ses protégés, la clientèle des neutres, des alliés et des maisons françaises, qui ne renoncent pas toutes sans quelques regrets à se fournir chez les Boches.

Aidé de quelques collaborateurs, M. Lebourgeois, M. Jaulmes, M. Rapin, qui créent les maquettes, les décorent, les préparent pour les ouvriers improvisés que la guerre a rendus manchots ou qui sont revenus avec quelque membre paralysé, M. François Carnot a établi, d'abord, quelques modèles d'une simplicité aussi séduisante que possible. Les Japonais ont excellé, excellent encore dans la création, avec les moyens les plus rudimentaires, d'objets délicats, inspirés de la nature et simplifiés avec une ingéniosité, un art extrêmes.

Des éléphants caparaçonnés, surmontés d'un petit parasol, des cygnes, des canards, des perroquets sur un long perchoir, forment sur des dimensions variées une curieuse ménagerie aux colorations vives, dont les harmonies, adroitement combinées par M. Jaulmes, peuvent être rapidement et aisément appliquées grâce à des pochoirs. Les éléphants et les perroquets, paraissent échappés d'un Mille et une Nuits de chez la mère l'Oie.

Ces artistes ont pensé aux enfants, mais leurs jouets peuvent être vus par les grandes personnes et même il ne leur est pas défendu de s'en amuser.

M. Lugné-Poë, qui se consacre aux œuvres créées depuis la guerre pour les Mutilés, avoue que celle qui fonctionne jusqu'ici et donne les résultats les plus probants est celle de M. François Carnot. Les mutilés, après quelques semaines seulement d'apprentissage, ne gagnent pas moins de cinq francs par jour et peuvent toucher jusqu'à neuf francs. L'affaire, étudiée avec un sérieux et un soin remarquables est basée sur des chiffres précis. Le prix de la matière première, celui de la main-d'œuvre établis pour chaque série d'objets permettent de préparer l'avenir de la maison sur autre chose que des probabilités. M. Carnot songe déjà à installer dans le Jura, l'un des centres de production des bois les plus importants, une usine où les ouvriers pourraient travailler en évitant des transports, non seulement difficiles aujourd'hui, mais coûteux.

Nous revenons aux ateliers. Le bras gauche remplacé par un crochet, un jeune mutilé, qui avant la guerre était je crois marchand de légumes, débite des planchettes à la scie mécanique avec une dextérité d'acrobate. Non seulement l'habileté, mais le goût du travail, vient rapidement à ces néophytes, ils lui conservent l'esprit, le faire de la maquette. L'objet qui sort de leurs ateliers, même schématique, a une grâce savoureuse que ceux fabriqués à la mécanique par milliers n'ont jamais.

Et c'est non seulement parce qu'elle fera vivre des hommes qu'ont atteint les projectiles

ennemis, mais parce qu'elle aide à la rénovation de l'art industriel, que l'entreprise de M. François Carnot paraît devoir réussir. Et, de même que les balais et les brosses ne devraient plus jamais être achetés par nous qu'aux ateliers d'aveugles, de même c'est d'entre les mains éprouvées, des doigts raidis ou des crochets de fer des mutilés que tous les jouets destinés à l'enfance devraient provenir.

\*\*\*

*Ménilmontant, le soir.* — Dans les parages des immeubles traversés par les projectiles tombés d'un zeppelin voilà plusieurs mois. Une salle de spectacle bondée, dans la manière des *cafés-chantants* de jadis. Atmosphère chargée de fumée de tabac, où le silence est particulièrement absorbé lorsque des artistes sont en scène.

Ce soir, les *Trente Ans de Théâtre*, qu'Adrien Bernheim animait d'une vie si intense, auxquels il communiquait ses expansives gaîtés, son besoin de mouvement, pour lesquels il avait une légitime fierté et des ambitions jamais découragées, les *Trente Ans de Théâtre* reprennent le cours de leurs pérégrinations à travers les faubourgs.

Sa veuve continue sa pensée. Et comme jadis, comme... *avant*, des comédiens et des chanteurs, des tragédiens et des comiques se retrouvent dans un lieu de hasard, serrés au pied d'un mauvais escalier de bois qui conduit à la scène et évoque le théâtre ancien, le théâtre aux chandelles, celui de Molière et de Beaumarchais, de Shakespeare et de Corneille, le seul, le vrai, celui qui fait battre le cœur des amoureux de théâtre, celui où l'esprit, ou l'écriture et le jeu des acteurs étaient tout et qui semblait dans sa simplicité, sa nudité, ce qu'un marbre antique peut être auprès d'une statue baroque surchargée de vains ornements.

Les comédiens, ne sont point de cet avis. Ils aiment leurs beaux Ministères, leurs foyers dorés, leurs couloirs, pareils à ceux d'une préfecture et l'atmosphère bourgeoise et administrative de leurs maisons. Nous nous desséchons de l'absence de pittoresque et d'imprévu, d'amour du *comme il faut* et de l'ordre.

M. Lucien Guirly et M. André Antoine prêtent leur concours à cette soirée de réouverture. De pareilles vedettes vaudraient cher sur le boulevard, ici on peut les applaudir — ce soir, ce soir seulement — pour un franc vingt-cinq — M<sup>me</sup> Sorel, M<sup>me</sup> Lise Berty, M<sup>me</sup> Du Minil, M. Baillet, M. Guyon fils, M<sup>me</sup> Dussane, ajoutent au programme l'éclat de la Comédie-Française et des Variétés... On en ferait ailleurs un « *Gala* ». Mais c'est le côté charmant et admirable de ces *Trente Ans de Théâtre* d'y trouver, au profit des artistes malheureux, tous les artistes groupés.

M. Lucien Guirly part dans quelques jours pour l'Amérique du Sud où il commencera ses représentations par le Chili. Depuis le commencement de la guerre, le premier des comédiens français est resté absent de Paris. Avant cette tournée au Portugal et Espagne, qui fit quelque bruit par le choix d'une pièce de M. Henry Bernstein qui n'était pas dans l'esprit présent, Lucien Guirly a vécu en Touraine, au Prieuré.

Sur l'impossibilité où l'on se trouve de renouer les liens même les plus agréables, de reprendre sa vie, de fréquenter les mêmes gens aux mêmes lieux, le grand artiste s'exprime en quelques mots mêlés de cette ferme douceur et de cette amertume esquissée qui donnent tant de saveur à son talent...

Et le revoici, là, dans ces coulisses modestes, à deux pas de ce simple et direct public des faubourgs, le plus purement parisien de tous, récitant après que M. Antoine fit une improvisation pleine d'esprit et parla des Turcs... chez lesquels il était parti, au printemps d'avant la guerre.

Quand Guirly reviendra, dans une demi-année, à l'automne, où en serons-nous ?... Il lève à demi les yeux. Puis ses bras retombent le long de son corps. On vient l'avertir que c'est son tour d'entrer en scène. Il monte les quelques marches gravement avec cet air qui ennoblit jusqu'aux plus infimes « petits rôles », à l'instant où ils sortent du mystère de leur propre existence pour pénétrer dans celui du théâtre, que frappent les feux violents de la rampe.

ALBERT FLAMENT.  
(*Reproduction et traduction réservées.*)



Animaux, d'André Hellé, pour une arche de Noé.



Le Moulin, jouet par André Hellé.

L'EXPOSITION  
DU " JOUET ARTISTIQUE "   
A  
L'UNION DES ARTS DÉCORATIFS

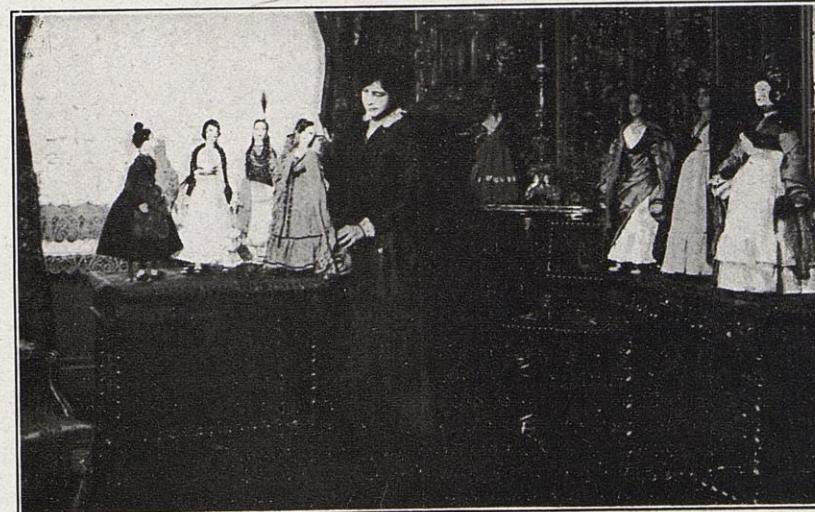
Lundi prochain s'ouvrira au Louvre, Pavillon de Marsan, dans les salles du rez-de-chaussée du Musée de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, une intéressante Exposition du Jouet Artistique. Le Président de l'« Union Centrale des Arts Décoratifs » est M. François Carnot, qui, depuis la guerre, s'est voué à la cause des Mutilés. Il a voulu les faire travailler, leur assurer un gagne-pain, leur donner une tâche, et par une touchante pensée, il leur a fait fabriquer des jouets pour les petits enfants.

C'était charmant de mettre ainsi la poésie et le sourire de la frèle jeunesse devant de la détresse de nos blessés et de confier aux fillettes et aux garçons la gentille tâche de faire vivre ceux qui ont failli mourir pour eux.

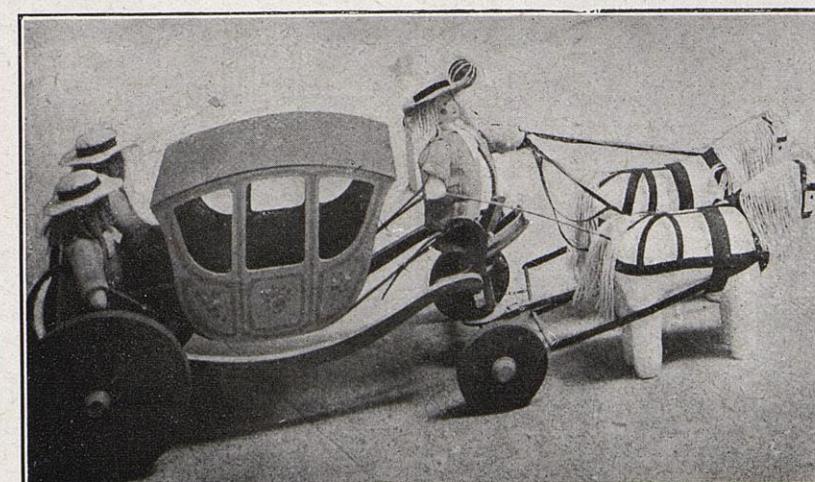
Ce sont les produits de cette neuve et gracieuse industrie qui ont été le premier noyau de cette exposition qui a provigé autour d'eux. On ne visitera pas sans émotion cette salle des *Mutilés*, toute remplie d'ouvrages exécutés par ces mêmes mains qui se sont meurtries là-bas parmi les fers barbelés et les éclats d'obus, qui ont manié la mitrailleuse et la pioche, qui ont chargé les canons, miné le sol et guidé par les airs nos avions à la chasse des aviatiks.

François Carnot a aménagé en usine un hôtel particulier que sa famille possède avenue Montespan. Il y a installé tout l'outillage nécessaire, balanciers, machines à percer, à estamper, scies mécaniques, poulies, courroies de transmission, machines à produire la force motrice. La paisible demeure résonne du ronflement des tours et du bruissement de la ruche. De là viennent les objets qui garnissent la salle du Pavillon de Marsan. Ils ont tous le caractère artistique exigé par cette artistique résidence, et assuré par la collaboration des artistes qui ont fourni les modèles aux travailleurs. M. Le Bourgeois a créé des types charmants et stylisés d'animaux qui ne sont pas seulement découpés, mais qui ont aussi un certain galbe et des reliefs. Les peintres décorateurs Rapin, Jeaume ont déterminé les teintes et les couleurs. L'artiste Métivet a dessiné des modèles de soldats de plomb dont les moules ont été créés par Lalique. Vous admirerez toute cette charmante et pittoresque variété, des quilles qui sont des Boches sur lesquels l'enfant prendra plaisir à cogner de toutes les forces de ses petits bras, des meubles délicieux qui nous changent de ces meubles raides et vieillots sortis des sapins de la Forêt noire, des services de poupées en porcelaine de Creil, des personnages et des animaux spirituels groupés dans un décor exquis de village, un parc d'éléphants, une volière pleine de petits oiseaux à qui il ne manque que le chant et le ramage, car le plumage est éclatant.

Vous prendrez à tout cela un plaisir extrême. Mais surtout vous tirerez de cet aimable spectacle la philosophie qui s'en dégage. Songez qu'avant la guerre, l'Allemagne produisait par an pour 60 millions de francs de jouets, et que

LES POUPEES DU " JOUET FRANCAIS ". (BnE de Laumort.)  
Très remarquées, au pavillon officiel de la France, à San-Francisco.

Poupées de Mme Lauth Sand, petite-fille de George Sand.



Le petit carrosse, par André Hellé.

nous lui en achetons pour 15 millions. Ce sont ces 15 millions qu'il faut récupérer, et au delà. Il faut supplanter le jouet boche et sur le marché français et sur tous les autres marchés où nous pourrons étendre notre exportation. Pour y atteindre il faut mettre en œuvre tous les avantages qui peuvent nous assurer une supériorité : notre goût artistique vient en toute première ligne. Les Allemands n'ont et n'auront jamais l'invention, l'imagination, la fantaisie spirituelle. Ce qu'ils font le mieux dans « l'article jouet », ce sont de pures copies de modèles qu'ils réduisent : une locomotive, un cuirassé, un canon ; il n'y a nulle invention là. Mais ils ignorent l'art de créer une poupée qui soit gracieuse, avenante, parisienne. Leurs poupées élégantes sont calquées sur le modèle des femmes qu'ils rencontraient à Paris sur les grands boulevards et dans les music halls ; ils les prenaient pour des Parisiennes et ils oublieraient qu'elles étaient presque toutes des Berlinaises et des Viennoises.

Chez nous le jouet revêt ce caractère de goût, d'art, ce « chic » qui est une des parures de Paris : il sera préféré partout, et imbattable sur tous les marchés. Mais pour un tel résultat, il faut que le fabricant, il faut que l'acheteur des grands magasins et des bazaars soient guidés et reçoivent des conseils. On les a laissés trop seuls, trop livrés à eux-mêmes, et les gaudissants boches en ont fait leur proie. Il importe que cela change, et que nos artistes deviennent les collaborateurs de nos industriels.

Voyez ce qui s'est fait en Russie depuis 1906, depuis que la grande Exposition du *Monde de l'Enfance*, organisée par l'impératrice douairière et toutes les dames de la haute société, a assuré aux petits fabricants, les *Koustari*, les conseils et la direction des plus grands artistes, Bartram, Elisa Boehm, etc.

Pour garnir les vitrines, l'aimable secrétaire général M. Metman, secondé par M<sup>me</sup> Valentine Thomson, a fait appel à toutes les personnes et à tous les groupements qui ont compris l'importance de ce souci de l'art et du goût dans la création des jouets.

Voici par exemple une jolie poupée reproduite à une douzaine d'exemplaires : le corps a été modelé par le maître Antonin Mercié pour l'Œuvre des Parrains et Marraines de guerre des Enfants Réfugiés, dont la président d'honneur est S. M. la Reine des Belges et le président effectif Maurice Maeterlinck. La secrétaire, M<sup>me</sup> J. Ferrant, a fait habiller les « poupées-Mercié » les unes par l'atelier de M<sup>me</sup> Amic-Guitry, les autres par les maisons Paquin, Drecoll, etc. C'est une charmante histoire de la Parisienne depuis la reine Clotilde, la reine Berthe, jusqu'à M<sup>me</sup> Récamier et l'élégante de 1916.

Jusqu'à présent aucun souci esthétique n'a présidé à la confection des poupées. Le corps est taillé comme celui d'une idole dégrossie à coups de hache dans du bois de gaiac ; la tête est d'une expression nulle et niaise. Il faut remercier Antonin Mercié d'avoir modelé un corps, et il faut mentionner les efforts qu'ont faits nos dames du monde, M<sup>me</sup> la



Maquette d'Antonin Mercié offerte à l'Œuvre des Réfugiés Belges. (Collection de Madame J. Ferrand.)

baronne de Laumont, Mme Valentine Thomson, Mme Sauter pour faire modeler une tête par des artistes et par nos meilleurs porcelainiers. Mme de Laumont a par exemple commandé sa tête aux sculpteurs Lejeune et Masson, et celle-ci est fabriquée par les porcelainiers de Boulogne-sur-Mer et de Limoges ; Sèvres même s'en est mêlé. A la bonne heure ! Nous voilà enfin sur le chemin de l'art et de la beauté dont nous avait si fort écartés l'article *Made in Germany*.

Et voici André Hellé, un des maîtres du genre, créateur de tant de jolis modèles de chambres d'enfants, de jouets et d'albums délicieux. Vous verrez de lui ici un carrosse qui est une merveille et un petit soldat Louis XIV en bois découpé qui est charmant et qui orientera utilement nos fabricants vers l'histoire de notre glorieuse Armée.

Mais comment vous signaler tant d'envois divers, et tous si intéressants

parce que tous témoignent du même désir d'initier l'enfant à la beauté et d'écartier de lui la laideur qui est triste, morose, décourageante, déprimante : il n'y a que la Beauté qui soit l'Harmonie et la Force.

Regardez les jolies poupées de Mme Lauth Sand : elle a de qui tenir ; son mari est le célèbre peintre Lauth et sa grand'mère était George Sand, qui fabriqua des Marionnettes pour son théâtre de Nohant. Elle a dû accueillir avec son plus gracieux sourire la naissance de ces charmantes petites-nièces. Mme Jozon expose une Bretonne qui est toute une évocation du pays d'Armor, et un petit Moulin qui a séduit les peintres hollandais. La petite Fadette de Mme Poupelet est pittoresque, et les poupées de Mme Rooschmann sont spirituelles, comme aussi les petites Bretonnes de Mme Elizabeth Nourse. Vous aimerez les jouets imaginés par Mme Lazarska et son groupe, le village nègre de Mme Lambrusquini, les poupées de Mme Ouvré, la poupée

de Mme Join-Lambert, les délicieuses figurines de Rachel Boyer qui a réuni le Panthéon des actrices célèbres, les silhouettes de Mme des Garets, les jolis jouets de la Lozère fabriqués par les montagnards sous la direction de Mme la comtesse de Las Cases leur bienfaitrice, les exquises humoristeries de MM. Foy, les créations de M. Bricon, les contes de Perrault racontés par les poupards de Mme Manson, la camp anglaise curieusement dressé par l'artiste Guy Arnaux, les animaux, le guignol, la chambre de poupées œuvre de Mme Lloyd, qui mit si artistement en scène au théâtre des Arts, l'exquis ballet *Dolly* ; les poupées en chiffons de Mme Desaubliaux, la chambre de poupée de Mme Félice, la « verdure » de Mme Bayle, la frégate de A. Dauchez, les petits canards auvergnats de Mme Oster, les animaux chimériques de Mme Sokalski, le jardin à la française de Mme Gruzinska, les poupards de Mme Duval. Il faudrait tout citer. Mais cette



Sainte Clotilde au baptême de Clovis (496).



Parisienne moderne, modèle de Madame Paquin.



“Pandore” type des poupées, créées par la *Vie Féminine*, de Mme Valentine Thomson.

rapide revue suffira à la constatation fort intéressante de ce fait nouveau : enfin, les artistes français commencent à s'occuper des petits enfants de France, et reviennent à nos jolies traditions d'antan. Cette exposition aura l'heureuse conséquence de déterminer, d'encourager cette utile révolution, de montrer le bon exemple, de multiplier les tentatives et les efforts. Nous sommes le pays où règnent la grâce et la beauté : seuls les enfants étaient exclus de ce privilège, comme si on se désintéressait d'eux, comme si les joies de la famille avaient perdu de leur saveur, comme si la frivilité et le divertissement avaient relégué les petits à l'arrière plan de nos préoccupations.

Ce n'est pas vrai, ou du moins ce ne sera plus vrai. L'enfance va reprendre la place, — la place d'honneur — qui est due à cet âge, l'avenir du pays, le printemps de la France.

LÉO CLARETIE

## THÉATRES

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *Le Vengeur*. Pièce en cinq actes de M. René Chavance.

C'est un moteur à pétrole qui porte ce nom magnifique; Burtel, qui l'inventa, s'est ruiné dans ses essais, mais il touche au but, car la traversée de la Méditerranée vient d'être effectuée par un aéroplane que le Vengeur actionnait. Le moment est favorable pour mettre l'affaire en actions, plusieurs personnes se présentent à cet effet. Le groupe le plus puissant est le Consortium, société anonyme dans laquelle des Français et des Allemands ont mêlé leurs intérêts.

Burtel, avant de rien conclure, exige la promesse que le client à servir le premier sera toujours le ministère de la guerre. Les Allemands ne sauraient accepter cette clause, car leur but principal est d'assurer à leur pays les avantages de l'invention. Donc, on ne s'entend pas, et le Consortium, voulant à tout prix retarder la mise en exploitation du Vengeur, intente à Burtel un procès en contrefaçon, d'une mauvaise foi insigne, auquel consentent les peu clairvoyants Français qui font partie du Conseil d'administration.

Burtel, ayant perdu ce procès qu'il aurait dû gagner, a cédé à la colère, et a frappé le directeur du Consortium, d'où prison s'ajoutant aux dommages et intérêts, mais tant d'infortune imméritée s'accorde très bien avec le retour du bonheur ; Marguerite Burtel, qui, pour satisfaire ses goûts de luxe, avait poussé son mari à traiter avec ces gens, en était venue, dans la rage de sa non réussite,

à douter de lui et de son honnêteté ; certaines tentatives, certains mots l'éclairent, elle redévoit l'épouse et l'associée du pauvre inventeur. L'auteur qui a écrit sa pièce avant la guerre, a tenu à la présenter telle qu'elle était, il s'est donc privé d'un mouvement final tout indiqué, l'annonce de la déclaration de guerre ; on termine en apprenant qu'une interpellation à la Chambre a dévoilé les menées du Consortium. Un tel scrupule mérite des éloges, et aussi la façon dont les cinq actes s'enchaînent, ce qui n'empêche pas de regretter que la volonté brutale des Allemands préparant leur guet-apens ne trouve en face d'elle que des Français avides de bénéfices immédiats, dépourvus de toute vision un peu large, et prenant bien aisément leur part d'une infamie. C'est le grossissement nécessité par la scène qui nous vaut cela.

Le public s'est intéressé à ce drame patriotique, et a applaudi en particulier le brusque revirement très scénique de Mme Burtel. Les personnages qui entourent le ménage Burtel sont bien hoisis et dessinés adroitement ; la pièce est jouée avec feu par M. Daragon et Mme Mary Marquet, entourés d'une troupe nombreuse, pleine de conviction.

\*\*

Le *Trianon Lyrique* vient de reprendre la *Dame Blanche* et la représentation mérite d'être signalée pour la sincérité et le soin avec lesquels elle a été organisée. Depuis tant d'années employées à signaler les faiblesses d'un genre désuet, ne conviendrait-il pas maintenant de rappeler ses qualités, trop oubliées, trop négligées.

Les pièces à musique ont une destinée

étrange : elles survivent à leur époque, il faut donc que, les conventions théâtrales suivant lesquelles elles étaient bâties ayant cessé d'être admises, leurs qualités musicales soient suffisantes pour imposer au public, dont le goût s'est modifié, une affabulation et des procédés dont il s'est déclaré las, plus exactement dont on a déclaré qu'il était las.

C'est ce qu'un compositeur résumait en disant que le livret assure le succès de la première représentation, et la partition celui de la centième. Ajoutons en pensant à *Faust*, que le parfait accord des deux détermine le succès de la millième, et cessons de chercher dans les partitions anciennes les défauts trop apparents, pour nous demander si leurs qualités ne pourraient trouver place dans un répertoire moderne.

Il y a dans la *Dame Blanche* un livret d'une invention amusante, des personnages dotés d'une fantaisie encore admissible ; les situations ménagées à la musique sont variées ; tout cela vaut bien que l'on supporte des répétitions abusives de mots et de phrases, l'emploi de formules musicales déjà banalées à l'époque, que l'on entende certains airs où le compositeur a sacrifié à la virtuosité de ses interprètes sans se soucier suffisamment de traduire les sentiments éprouvés par ses personnages. Ceux qui ont qualité pour penser à l'avenir et le préparer doivent en ce moment réfléchir à cela, et ils peuvent constater que le public fait de lui-même ce partage et n'en apprécie que mieux les jolies pages de la partition, qu'elles soient confiées à la belle voix de Mme Morlet, ou à la gentillesse charmante de Mme de Pou-

mayrac, à la fantaisie de MM. Jouvin et Théry ou à l'inexpérience bien douée de M. Simoni.

On a, au Trianon, les traditions du genre que l'on aime ; chacun fait de son mieux, et c'est le secret d'un ensemble que l'on constate toujours avec plaisir.

Marcel FOURNIER.

## ÉCHOS

INTERDICTION DES RELATIONS COMMERCIALES AVEC L'ENNEMI.

L'Office national du Commerce extérieur vient de reproduire, dans ses *Dossiers Commerciaux*, des listes de maisons établies à l'étranger avec lesquelles toutes relations commerciales sont expressément interdites, listes arrêtées à la date du 20 avril et publiées par le Gouvernement britannique dans le *Board of Trade Journal*.

Ces listes seront envoyées sans frais aux industriels et négociants français qui en feront la demande au Directeur de l'Office national du Commerce extérieur, 3, rue Feydeau, à Paris.

\*\*

SITUATIONS D'AVENIR.

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

L'abondance des articles et des documents que nous avons dû faire figurer dans ce numéro, nous oblige, à notre vif regret, à remettre, à samedi prochain, la publication de nos RÉBUS et CONCOURS.

Que les *Œdipes*, nos amis, nous fassent un peu crédit.